

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis MARIAUX

Le grand devoir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 52-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le grand devoir

Cher Etudiant,

Pour la santé de votre intelligence et de votre cœur, parlons encore du poison des mauvais livres.

Le poison ! cette expression aura, peut-être, paru sévère à certains jeunes lecteurs, très indépendants, assez forts d'eux-mêmes pour oser, dans leur orgueilleuse audace, déguster tout ce qui se présente, ou ce qu'ils trouvent, après l'avoir cherché ! Et cependant, on vous le répète, le mauvais livre, c'est du poison, par la manière dont il nuit aux âmes, par ses ravages, la rapidité de son action, ses effets désastreux et parfois irrémédiables.

Le poison est d'ordinaire d'apparence séduisante : sa couleur, sa forme, sa petitesse même attire.

Eh quoi ! la mort dans ce grain de poussière inerte, dans le calice de cette fleur ? Oui, ennemi imperceptible et secret, d'autant plus redoutable qu'on ne s'en défie pas : on l'accueille, le reçoit, puis il frappe et souvent... on meurt. De même le mauvais livre séduit, fascine par tout ce qu'il est : par la forme, le titre, le sujet, par le prix même : « quelques sous, seulement ; volume tout récent, plein d'actualité, aucun danger pour ma vertu : d'ailleurs je saurai bien m'arrêter à temps ! » Et notre imprudent se met à l'œuvre : il jette un coup d'œil sur le sommaire, entame un chapitre, tourne une page, encore une, continue ; enfin, il s'arrête... à temps...? parce que tout est lu ! l'appétit vient en lisant. Alors commence l'empoisonnement de l'âme.

Voyez cet homme : il vient d'avaler une substance vénéneuse ; quelles douleurs, quels cris, quelles contorsions ! l'esprit se trouble, les yeux deviennent hagards, la peau livide : « Oh ! mes entrailles, le feu me dévore, je brûle, je vais mourir ! » — Et il mourra ; s'il ne meurt, presque toujours, vous verrez ses membres comme infectés du venin ; les traces douloureuses se conserveront jusqu'au tombeau.

Voilà, cher Ami, l'empoisonnement du corps ; voyons celui de l'âme d'un jeune homme, victime des mauvais livres. C'est l'étude ; ses condisciples s'acharnent au travail ; lui, que fait-il ? Courbé, rêveur, sur un cahier, il

attend que quelque chose vienne au bout de sa plume distraite ; ou plutôt, il n'attend pas, car sa tête est ailleurs et son cœur aussi. Son imagination voyage dans le pays des songes et des chimères. Il n'a plus de goût pour l'étude, sa piété a disparu, et avec elle, ses succès, son courage... son bonheur : le sourire de ses lèvres, la limpidité de son regard, la pureté de son cœur, tout a disparu ! Pauvre étudiant, hier encore, l'orgueil de ses maîtres, l'espoir de ses parents, le modèle de ses condisciples ; hier si pur, que l'apparence même du mal effarouchait, aujourd'hui, il se sent envahi par des fantômes horribles, obsédé de pensées qui le couvriront de honte : c'est la mobilisation générale de tous les instincts de cette nature, pétrie du vieux levain originel.

« — Ah ! page fatale, chapitre maudit, livre empoisonné, pourquoi t'ai-je lu ? — Pourquoi ? parce que vous l'avez voulu ; c'est fait. »

Et maintenant, si la malheureuse victime ne revient pas tout de suite, par une sincère pénitence, à Celui qui ne veut pas la mort de l'impie, mais, qu'il vive, s'il ne revient pas à Dieu par une bonne et sainte confession, le poison continuera son œuvre : l'âme deviendra une fleur flétrie, le cœur, un fruit desséché, la vie, une espérance ruinée ; puis aux délirantes exaltations du vice, succéderont les sombres abattements du désespoir.

Cher Etudiant, suivez-moi ; pénétrons dans ce cimetière, avançons ; voyez-vous ce quartier des suicidés, cette tombe, entourée de cyprès funèbres ; sur la pierre sans nom, lisez la brève mais significative inscription : « Un livre m'a perdu ! » —

Cette tombe, c'est la dernière demeure d'un pauvre étudiant, heureux dans son innocence, autrefois, mais empoisonné par un mauvais livre, Il a laissé ses adieux à la vie dans une lettre désespérée qui révèle le secret fatal. Ses parents l'ont fait graver sur sa tombe anonyme, comme une suprême expiation et une souveraine douleur : « Un livre m'a perdu ! »

Ah ! ces mauvais livres ! quel poison, quel fléau, quel ... que dire ? Ils sont inqualifiables.

Jules Vallès s'écriait : « Combien de jeunes gens se sont perdus et qui agitaient au-dessus du borbier où ils allaient mourir, une page arrachée à un mauvais livre !... »

Léon Gauthier écrivait à un ami : « Je tremble à la pensée du grand malheur qui a failli vous arriver. Vos petites nièces, qui ont treize et quinze ans, et votre jeune Sœur, qui n'a pas encore vingt ans, ont fait irruption dans votre salon, le soir même où j'y étais ; et voilà que ces petites folles ont voulu faire ensemble la lecture de certain journal illustré, que je n'ai pas besoin de vous nommer, et qui est certes capable de corrompre en un jour toute une province. Ce n'est pas le vice franc, carré, cynique, et dont on se détourne avec horreur ; mais c'est pis, mille fois pis : c'est un abominable vice élégant et masqué ; c'est la boue — et quelle boue ! — en flocons d'or. L'autre jour, un de nos plus illustres boulevardiers, lequel cependant ne croit en rien, disait en parlant de cet affreux petit journal : « Quand je le lis, je m'étonne que Dieu ne nous foudroie point... » — Eh bien, mon ami, il vous foudroiera, si vous continuez à faire accueil à de tels journaux ou à de tels livres. La Révolution tombera sur vous comme un épouvantable tonnerre ; et quelque communalard, trouvant de vos journaux sur la table de votre salon envahi, se dira en les parcourant d'un regard aviné, que vous étiez bien corrompu et que vous méritez votre châtement. »

« J'ai vu, dit Alfred de Musset, les cœurs se flétrir comme des fleurs brisées... J'ai vu des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenant des propos qui eussent fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. Heureux ceux qui passent sur les abîmes en regardant le Ciel ! »

Soyez, cher Etudiant, un de ces heureux, et vous le serez, en restant fidèle au grand devoir qui s'impose à vous comme à tout catholique ; et ce grand devoir, le voici : Interdisez-vous à tout prix les mauvais livres, et interdisez-les aux autres dans la mesure de votre possible. Ce devoir vous est imposé par le bon sens et la charité.

Les sociétés païennes nous en donnent l'exemple, en édictant l'exil à coups de fourches pour les mauvais écrivains ; les Grecs font brûler publiquement les ouvrages funestes d'Epicure ; Auguste exile Ovide pour ses écrits licencieux, et Cicéron rejette ces écrits « qui amollissent les âmes, et ôtent tout nerf à la vertu. »

Nos lois anciennes ne condamnaient-elles pas les

mauvais livres à être détruits, comme des tueurs d'âmes, par la main même du bourreau ?

Mais ce grand devoir vous est surtout imposé par votre Mère, la Sainte Eglise. Elle vous défend rigoureusement, parfois même sous les peines les plus graves, la lecture des mauvais livres. Le catalogue de l'Index, qu'Elle a dressé à ce sujet, contient la liste des principaux ouvrages défendus ; mais la défense est plus générale, elle s'étend à toute lecture dangereuse pour votre âme.

La Sainte Eglise vous ordonne, en outre, de détruire et de brûler les mauvais livres. Inclinez-vous avec reconnaissance devant cette sévérité bienfaisante de votre Mère : Elle écarte de vos lèvres une coupe empoisonnée. Soyez docile à sa voix, qui vous parle, ordonne, défend par celle de vos Supérieurs ; ouvrez-vous à eux, demandez, consultez, obéissez. Certaines jeunes têtes, orgueilleuses et légères, prétendent se suffire, être assez éclairées pour savoir se diriger elles-mêmes ! Oui, de fameuses têtes, de superbes falots... sans lumière !

Cher Etudiant, prenez ou renouvelez la très ferme résolution de vous interdire et d'interdire autour de vous le mauvais livre. Dénoncez, sans crainte, à qui de droit, le coupable receleur de ce maudit poison : « Il est là, le poison, là, dans cette poche, dans ce pupitre, dans cette malle, sous cet oreiller. » — Si vous saviez qu'en Etude, qu'au dortoir se trouve un étudiant déséquilibré, armé secrètement d'un poignard, pour frapper, tout à l'heure, ses camarades, répandre le sang, donner la mort, garderiez-vous le silence ? Ce cri ; d'effroi ne sortirait-il pas de votre poitrine épouvantée : « A l'assassin ! au brigand ! » — Et vous protégeriez de votre mutisme coupable l'assassin des intelligences et des cœurs, l'empoisonneur des âmes ? Oh non ! répondez-vous. Fidèle à mon devoir de catholique, enfant docile à la voix de ma Mère, la Sainte Eglise, partout et toujours, je déclarerai une guerre à mort à ces bandits de mauvais livres ! — Très bien, cher Ami, bon courage dans le Seigneur, et au revoir.